

## Nourrir les Anges Johannes Kiersch

**Les textes de mantra, ou selon le cas, les cours de la *Klasse* de Rudolf Steiner sont lus librement ou en public, surtout par ce qu'on appelle des « lecteurs ». Remarques au sujet des connotations d'une dénomination de fonction manquée.**

Depuis quelques temps, une dénomination de fonction semble se répandre parmi les anthroposophes qui n'était à rencontrer auparavant comme une sorte de titre honorifique, tout d'abord de manière neutre, dans les divulgations du conseil de l'université libre pour la science de l'esprit. Ainsi un membre de Hanovre remercie-t-il la rédaction de la revue *Anthroposophie*, avec la signature « Michaël Müller, Lecteur [*Lektor*]».<sup>1</sup> Pourquoi ce mot particulier ici ?

Je dois faire la remarque préalable que j'ai moi-même effectué ces lectures des cours de la *Klasse*, à la demande de la direction de l'université, depuis plus de trente ans, tout d'abord à Essen puis à Bochum. Je me souviens du choix du terme de l'ami de Hanovre, lors d'une discussion dans la salle vénérable de la scierie à Dornach, lors de laquelle il s'agissait de la question de savoir si les directeurs [*Leiter*] de tels cours devaient être appelés dans le monde entier « lecteurs » ou bien s'il fallait rechercher un autre terme. Des amis de Hollande, où — comme on me l'a dit — une activité d'enseignement académique est caractérisée par ce terme, plaidèrent pour qu'on le conserve. Je sentis une certaine gêne à l'occasion, mais je n'avais aucun argument utilisable sous la main et je voulais éviter une querelle.

Marina Maria Sam, à l'époque directrice du département des belles sciences et experte reconnue dans les sciences linguistiques, plaida la tolérance : « Le terme ici n'importe pas tant, en effet. »

Entre temps je sais, qu'il s'agit d'un terme inhabituel, modérément agissant, qui crée une atmosphère et amène des habitudes, ce dont il importe foncièrement. D'où provient-il ? Pas de Rudolf Steiner, cela va sans dire. Celui-ci avait librement donné des textes aussi intimes que les conférences sur le *Karma* de l'année 1924, pour la lecture publique lors des soirées de branche de la Société anthroposophique et non pas les notes de ses cours d'enseignement pour la première *Klasse* de l'université.<sup>2</sup> Pas même les premiers « médiateurs » à l'extérieur de Dornach, qui avaient été chargés par lui de la transmission des mantras, qu'il y avait introduits, n'étaient autorisés à les lire. Lors de chacune de ces heures de cours, ils étaient censés laisser naître de neuf, à partir du propre effort méditatif des auditeurs, conformément aux conditions du lieu. Ce qui à l'occasion se présentait à son esprit, correspond à l'idéal qu'il a suivi depuis le début de son activité chez les Théosophes en 1902, dans des élans sans cesse renouvelés d'emblée : à savoir, inciter ses élèves ésotériques pour cela à prendre au sérieux leurs intuitions individuelles. Nous pouvons aujourd'hui présumer qu'il avait alors en vue l'activité-Je, qu'à partir de l'été 1909, il a appelée « création à partir du néant ». Il caractérise le résultat de cette activité comme un « aliment » pour les Esprits du temps, les Esprits de la personnalité.<sup>3</sup>

Au moment où, dans le cours de l'année 1924, Rudolf Steiner édifia la libre université pour la science de l'esprit, il avait la confiance qu'à la périphérie du mouvement anthroposophique naîtrait une couronne « d'écoles ésotériques » qui, sur la base d'une fréquentation méditative des mantras donnés par lui, devaient agir d'une manière foncièrement diverse sur les événements du monde. Avec ceux-ci, il voulait travailler ensemble au sens d'une libre « relation contractuelle » dans une confiance mutuelle.<sup>4</sup>

Ce qu'il projetait là a toujours été assombri sans cesse, jusqu'à aujourd'hui, par le fait concret que son action, dans le cadre de la Société théosophique, s'orienta en peu d'années sur de tout autres représentations directrices que celles qui y étaient usuelles. Au moment où Rudolf Steiner reprit la

<sup>1</sup> *Anthroposophie*, SaintMichel 2017, p.288.

<sup>2</sup> Même Lili Kolisko, qui était autorisée à lire ses propres notes en public à Stuttgart, reçut les copies professionnelles de Helene Finckh, seulement après la mort de Rudolf Steiner.

<sup>3</sup> *Évolution, involution et création à partir du néant*. Conférence du 17 juin 1909, GA 107.

<sup>4</sup> Pour ce qui concerne les détails historiques, voir ici et dans ce qui suit : Johannes Kiersch : *L'ésotérisme individualisé de Steiner autrefois et maintenant. Au sujet du développement de l'université des sciences de l'esprit*. Dornach 2012.

direction de l'école ésotérique de la Société théosophique, il fonda, en tant que « *arch warden* », comme grand-maître, une hiérarchie spirituelle. Sous sa direction travaillaient plusieurs « *sub warden* », qui avaient à veiller sur la vie méditative des membres de l'école.<sup>5</sup> Pour les membres de ces années précoces, cela allait de soi de le considérer comme un « gourou » et même de s'adresser à lui avec ce titre honorifique. Il s'est engagé là-dedans, car cela lui permettait seulement de consolider un premier cercle suffisant d'élèves pour son action. Mais 4 ans déjà, après son entrée en fonction de la section allemande de la Société théosophique en Allemagne, il s'éloigna de son modèle de direction hiérarchique par des paroles sans équivoque et en cette période d'édification, il insiste pour transférer à ses « élèves » la responsabilité de poursuivre le cheminement ésotérique de l'école. Au cours de l'année 1906, il insiste, dans plusieurs conférences et dans son essai « *L'élève et le gourou* » — tel un trait distinctif de la discipline rosicrucienne défendue par lui — sur la pleine indépendance de l'élève ésotérique de son maître spirituel. Il approfondit ce virage dans le sillage de la séparation de la Société théosophique, durant l'année 1911, avec sa tentative d'une « fondation » d'une nouvelle manière de travailler, plus libre, sous la forme de la « *Société pour la manière et l'art théosophiques* »<sup>6</sup>, avec son idée du « culte cosmique » dans la conférence de la nuit de l'incendie [du premier *Goetheanum*, le 31.12.1922 ; (voir chez Triades, *La communion spirituelle de l'humanité*, pp.73-92) *ndt*] et finalement avec la fondation de l'université libre pour la science spirituelle. Ici, il renonce à toute attribution de consignes et se repose totalement sur le principe de la collaboration remplie de confiance entre la périphérie et le centre, au sens d'un modèle ouvrant des perspectives du cœur et de la circulation sanguine. Ce à quoi il s'efforçait là n'a atteint que difficilement, jusqu'au jour d'aujourd'hui, la réalité de la vie anthroposophique. Sans cesse des représentations s'orientant sur la théosophie primitive de notre mouvement s'immiscent dans nos habitudes et nos résolutions.

L'image directrice de l'enseignant de sagesse agissant hiérarchiquement, qui dominait dans l'espace du mouvement théosophique, n'y dominait pas seulement là. Cela se révèle dans la tradition de toutes les communautés religieuses et imprégnait tout particulièrement le christianisme tardif du Moyen-Âge finissant. Dont le représentant en chef, Thomas d'Aquin, qui, dans son cours inaugural de l'année 1256, en se rattachant aux paroles de l'Ancien Testament, caractérisa l'action des Pères de l'Église de son époque : « *Nous voyons, pour préciser, avec les sens, comment les nuages depuis les hauteurs font tomber la pluie, qui arrose de ce fait les montagnes libérant des cours d'eau, lesquels abreuvant à leur tour la campagne qui en est fécondée. Semblablement des hauteurs de la sagesse divine est arrosé l'esprit des maîtres, dont les montagnes sont l'image, et au travers de leur service, la lumière de la sagesse divine est conduite subséquentement à l'esprit des auditeurs.* »<sup>7</sup>

Au moment où l'université libre pour la science spirituelle fut fondée, il était facile, pour les collaborateurs dirigeants, tout comme pour la majorité des membres, à concevoir cette image merveilleuse, sans qu'ils en fussent conscients, et d'endosser le rôle d'auxiliaires de Rudolf Steiner lors de la mise en forme de ces heures solennelles d'enseignement [*Klassenstunden*]. La vérité divine éternelle, exercée de manière compétente par les directeurs des cours de la *Klasse*, tout semblablement comme par les chefs de l'Église au Moyen-Âge, leur donnait les assurances que l'existence chaotique de notre époque n'avait plus à offrir.

Comment en arrive-t-on à ce que les intentions de Rudolf Steiner, qui avaient trait à la liberté de l'esprit, fussent totalement placées en marge de l'événement après sa mort et, qu'en l'espace de quelques années, le travail des membres de l'université dans les heures de cours se restreignît à l'écoute simple des copies des textes ? Comment se laissent concilier les déclarations transmises par Rudolf

<sup>5</sup> En ce qui concerne les détails, voir Hella Wiesberger : *Activité d'enseignement ésotérique de Rudolf Steiner*, Dornach 1997.

<sup>6</sup> Voir à ce sujet ; Robin Schmidt (éditeur) : *Société pour la Manière & l'Art Théosophiques*, Dornach 2012.

<sup>7</sup> Cité d'après M.-D. Chenu : *Thomas d'Aquin*. Reinbeck à Hambourg 1960, pp.77. D'après le *Psaume 104*, 2-5 « [...] enveloppé de lumière comme d'un manteau, tu étends les cieux comme une toile, sur les eaux tu bâtis tes chambres hautes ; des nuées tu fais ton char, tu chemines sur les ailes du vent ; des vents du fais tes messagers, du feu dévorant tes ministres. Il a fondé la Terre sur ses bases, elle est inébranlable à jamais et toujours. »

Steiner sur la lecture des textes de l'université avec ce changement de grand poids de la direction du travail ? Ce qui se présente là se manifeste dans l'épisode symptomatique, donnant une impression de grotesque, qui précéda la publication des textes, en 1992. Marie Steiner, au moment où, au début de l'année 1926, elle se prépara à ses propres lectures de cours avait sans équivoque mis au point ses entretiens avec Rudolf Steiner sur la lectures des textes copiés. Elle écrit :

« Mais il mit très énergiquement en garde, sur le fait que ces textes, il les donnerait à lire à quiconque et serait-ce même aux porteurs les plus proéminents du travail dans le pays étranger, s'ils venaient pour un brève séjour à Dornach et voulaient les lire dans notre Maison [du Verbe, *ndt*] : « Ils *n'*existent *pas* du tout... » [soulignement du traducteur, *ndt*], ainsi s'exprima-t-il, d'une manière totalement résolue. Si je me rends clairement compte du sens de ces paroles, pour moi, j'en arrive au résultat suivant : il ne reposait nullement dans l'orientation de sa volonté que ces conférences fussent simplement lues en public. »<sup>8</sup>

Au moment où cette notice fut citée en introduction à la publication des textes de la *Klasse*, en 1992, la locution « *ne pas* » fut omise. Avec cela l'esprit de cette importante déclaration fut inversé en son contraire total. Comment pouvait-on y arriver ? Il se laisse comprendre pourquoi cette bévue n'est aucunement de la responsabilité de l'éditeur. Lorsque les phrases en question furent retranscrites à la machine à écrire, à partir du carnet de notes de Marie Steiner, on s'était depuis longtemps acclimaté à l'idée que les cours de la *Klasse* étaient maintenus seulement sous la forme d'une lecture en public. Madame la docteur devait donc bien avoir fait une erreur. Cela causait de la peine et n'eût jamais dû arriver. Ainsi celui qui remanie se sent-il scrupuleusement obligé de corriger silencieusement l'erreur et d'éloigner, sans commentaire, cette étrange locution « *ne pas* » (C'est incompréhensible pour moi que l'édition la plus récente des textes de la *Klasse*, l'erreur a été corrigée sans que l'incident ne soit à regretter ou à expliquer par un seul mot.)

Caractéristique pour cette situation, qui s'était déjà installée avant le seconde Guerre mondiale, et les conceptions correspondantes de la direction de l'université d'alors, c'est la réponse que formula Hermann Poppelbaum, encore en 1951, *ex officio* à une demande d'information de Nuremberg : « *Le Vorstand est d'avis que le commentaire des mantras en « groupes » n'est pas correct, étant donné que cela amène avec soi des responsabilités que personne ne peut réaliser aujourd'hui* ».

La pratique de la lecture en public a très rapidement eu droit de cité après la mort de Rudolf Steiner. Elle commença par les paroles de Ita Wegman : « Cela ne peut qu'être lu en public, mes chers amis ». Cette conception correspondait alors au besoin urgent des membres de pouvoir entendre la parole authentique de Rudolf Steiner. Dont la demande expresse aux premières « personnes médiatrices » des mantras était de les considérer comme provisoires et de les oublier très vite complètement. C'est seulement l'intervention énergique de Jorgen Smit qui, en 1975 fut appelé à Dornach, afin d'ouvrir le regard des membres sur les intentions originelles de Steiner, par la pratique déjà éprouvée par lui depuis la fin de la seconde Guerre mondiale, des cours de la *Klasse* menées en toute liberté et avec des commentaires d'accompagnement parmi les membres.

De tout cela éclaire directement combien peu le concept de « *Lektor* », de « lecteur », correspond aux intentions de Rudolf Steiner. Celui qui connaît la pratique actuelle du travail des cours de la *Klasse*, ne voudra pas supprimer la lecture en public, ou rechignera à le faire, telle qu'elle s'est imposée de manière dominante depuis longtemps. Pour de nombreux membres, c'est un bienfait, lors de l'écoute de la lecture de ces textes dans la scierie de Dornach, de se sentir ainsi transposés dans la situation de l'époque. Un ami de la région de la Rhénanie-Westphalie du nord comparait cette expérience à un « concert de musique ancienne ». Et cela peut aussi naturellement amener une illumination sur des intuitions individuelles, lors du maintien d'une attitude d'effort méditatif, au sens d'une « création à partir du néant ». Mais ce n'est pas une raison convaincante pour rétrécir la dénomination

---

<sup>8</sup> Marie Steiner : *Carnet de notes n°20* Archive de la Rudol-Steiner-Nachlassverwaltung. Le projet d'allocation entier dont est extrait ce passage se trouve dans l'ouvrage de Johannes Kiersch : *Ésotérisme individualisé autrefois et aujourd'hui ?* Dornach 2012, pp.252 et suiv.

fonctionnelle, qui a obtenu droit de cité, à cet aspect-ci qui n'était pas originellement la chose importante.

Rudolf Steiner affectionnait la culture médiévale et pourtant il s'en distanciera abruptement, en tant que protagoniste de l'époque qui suivit, celle de l'âme de conscience. Nous avons du mal jusqu'à aujourd'hui à l'y suivre. Ses premiers élèves, à quelques exceptions près, ont accepté sa doctrine « avec fidélité et foi », comme une grande révélation, qui était à saisir activement, et certes pas à la manière « d'un botaniste qui examine successivement en détail la botanique ».<sup>9</sup> Ils pratiquèrent l'anthroposophie comme une religion.<sup>10</sup> D'où l'enthousiasme des premiers élèves que nous admirons jusqu'à aujourd'hui. D'où aussi leur sympathie non consciemment réfléchie sur les anciennes images-guides.

Devant cet arrière-plan historique, se laisse comprendre quelles connotations, quels besoins et quelles sensibilités, le mot « lecteur » appelle en nous. Dans la tradition de l'Église catholique le « lecteur » n'est qu'un profane qui a l'autorisation de lire un texte religieux en public dans le cadre du service divin, sans être initié. Ce terme désigne aussi un grade sur le chemin des ordres mineurs, de l'initié mineur, vers celui de l'ordre majeur *vel sacri*, le stade le plus haut de la dignité sacerdotale.

Aujourd'hui, il ne joue plus aucun rôle dans l'espace ecclésial. C'est pourquoi il transporte le parfum de l'encens et de la dignité parmi nous anthroposophes. Celui qui l'utilise charge l'œuvre de Rudolf Steiner des fers de la captivité et la renvoie à l'antique monde de la quatrième époque post-atlantéenne. En correspondance à cela, il faut nous en abstenir.

Au moment où Ita Wegman, quelques jours après la mort de Rudolf Steiner, avec tout l'enthousiasme de sa grande âme, voulut fonder la continuation de l'œuvre entamée sur la pratique de la lecture en public, sur la base d'un sauvetage et d'une préservation du bien de sagesse offert à l'humanité par son maître et ami, elle tomba dans une tragique illusion.<sup>11</sup> C'est d'une très grande importance pour la clarification de notre situation présente, de voir comment, après les longues années de confrontations et de luttes contre une maladie menaçant sa vie, elle en arriva à redécouvrir sa tâche terrestre sous une tout autre forme. Dans les lettres aux amis.es et en particulier dans les notes de son collaborateur en pédagogie curative, Werner Pache, il se révèle comment elle a recherché intensément des formes de travail ésotérique porteuses d'avenir. « *La Klasse* doit renaître de neuf » écrit-elle alors. Elle n'en arrive alors à aucun résultat valable et en cela nous devrions la suivre. Car avec notre travail spirituel, selon le principe de la « création à partir du néant », nous offrons aux entités supérieures la possibilité de pouvoir intervenir pour venir en aide dans le monde qui est mû de manière chaotique de la cinquième époque post-atlantéenne. Cela ne doit jamais mener à une forme de travail engageante, durable et valable pour tous les temps. Car le monde se transforme et avec lui se transforment aussi les intuitions, avec lesquelles les Hiérarchies célestes nous adressent leurs remerciements. Ita Wegman découvre pour cela l'image de la « coupe pour l'esprit », deux ans avant sa mort, que nous voulons former ensemble. Elle n'a jamais pensé sortir de l'université libre ou de la Société anthroposophique, dont elle devait éprouver les formes de travail comme destructrices. Quoiqu'elle eût toutes les raisons de le faire. Mais elle fut confiante dans la force de la collaboration, à partir de l'intuition individuelle, qui doit nous unir aux forces d'aide du monde spirituel. Une conseil pour cela se trouve dans les mantra des 14<sup>ème</sup> et 19<sup>ème</sup> cours de la *Klasse*.

***Das Goetheanum* 49/2017.**

(Traduction Daniel Kmiecik) Cet article est illustré par les prestigieuses peintures de Zoltán Döbrönte (exposition de l'Avent à la *Napùt Kunstakademie* à Vienne, dans la Société anthroposophique, du 7 au 31 décembre.

<sup>9</sup> Textuellement de Rudolf Steiner aux prêtres en formation de la Communauté des Chrétiens en 1921. **GA 343** (1), pp.98 et suiv.

<sup>10</sup> Johannes Kiersch : *En « captivité occulte » ? de l'anthroposophie devenue à l'anthroposophie qui devient*, 2<sup>ème</sup> édition, Francfort-sur-le-Main, pp.95 et suiv.

<sup>11</sup> Pour plus d'informations sur cette situation voir aux soins de Giancarlo Roggero : *Disciples à la lumière de Michel* Edition TreUno [traduit en français et disponible auprès du traducteur (DLMGR7.DOC ; « 7 » pou 2007, date de la traduction) sans plus *ndt*]